

mort, fit entendre des murmures de compassion pour le pauvre fou.

Tout en courant avec son fardeau, le véritable coup de poing de matelot que mon pauvre père avait donné à Charles, lui tourmentait un peu fort la conscience ; mais, se disait-il pour se consoler, je n'avais que ce moyen pour l'étourdir et le rendre muet, et s'il eût parlé, il était guillotiné : un coup de poing vaut encore mieux que la mort.

Une fois rentré dans notre chaumière, nous eûmes tous bien de la peine pour consoler le pauvre Charles, et pour lui ôter l'envie de mourir ; mais peu à peu le temps fit descendre dans son cœur de la résignation et du courage.

Arrêtons-nous un moment ici, Yves, dit le bon Warek, et vois, mon enfant, combien la grandeur de sa naissance, la richesse de sa fortune lui avaient déjà causé d'affreux malheurs, tandis que pour moi humble et pauvre enfant du peuple, tout n'avait été encore que joie et bonheur, et nous avio quinze ans ! Charles, fils d'un matelot ou d'un ouvrier, n'aurait pas eu l'horrible spectacle de voir mourir sous ses yeux sa vertueuse mère, son respectable père, et de quelle mort, grand Dieu !... morts assassinés !...

—Vois-tu, mon fils, les événements de ce monde frappent les grands et les riches, mais respectent les petits et les pauvres, comme les violents orages déracinent les arbres des forêts, tandis qu'ils rident à peine l'herbe de la prairie ! Mais retournons au triste Charles.

L'exaltation, le désir de la vengeance avaient succédé, dans l'âme de mon frère, au découragement et à la tristesse.

—Je veux les venger, disait-il chaque jour ; mais comment faire ? ajoutait-il avec un soupir.

La guerre de la Vendée parut lui offrir le but de ses pensées secrètes. Et un matin, après avoir embrassé ma mère, après avoir tendrement serré la main de mon père, il nous déclara ses nouveaux projets. En entendant les paroles de Charles, mes vénérables parents sentirent battre de sympathie leur cœur véritablement breton, mais ils baissèrent la tête sans rien dire. Car s'ils approuvaient la démarche de Charles comme fils d'un père et d'une mère assassinés par la République qu'il voulait combattre, ils tremblaient dans l'amour qu'ils avaient pour lui, et aussi dans la crainte que je ne voulusse suivre celui qu'ils m'avaient appris à regarder comme mon frère et comme mon maître.

Pourtant, après un moment de réflexions, réflexions sans doute accompagnées d'une pieuse invocation élevée vers Dieu, car ses regards qu'il tournait un instant vers le ciel semblaient indiquer cette religieuse pensée ; mon père se leva et décrocha avec viracité le fusil qui depuis longtemps était attaché audessus de l'âtre de notre cheminée fumeuse :

—Allons, mes gars ! nous dit-il en embrassant Charles et moi dans le même regard paternel, préparez-vous et mettons-nous en route.

Et Charles et moi, par le même élan de cœur, nous nous précipitâmes dans ses bras pour lui témoigner notre reconnaissance.

Le lendemain, dès l'aube du jour, nous nous mîmes en route en effet.

—Ce n'est pas le moment, dit le bon Warek en interrompant encore son récit, de te raconter la guerre du Bocage, cette lutte terrible entre les deux enfants d'une

même mère ! lutte affreuse que je supplie Dieu de daigner nous préserver de voir jamais se renouveler ; car la guerre civile, enfant, est le plus horrible des fléaux et aussi douloureuse et peut-être plus cruelle encore pour les vainqueurs que pour les vaincus ! Je ne te dirai donc pas les hauts faits d'armes, les actions courageuses et grandes de cette poignée d'hommes qui voulut défendre jusqu'à la mort et son culte et son roi, et j'arrive au plus vite à l'événement qui la termina pour moi.

Charles fut pris les armes à la main et condamné à mort ; ce ne fut que par un hasard providentiel que mon père et moi, libres tous deux, nous parvînmes à le sauver. Alors nous le conduisîmes secrètement au port de mer le plus rapproché, et là, mon père gagna, moitié par des paroles, car c'était un de ses anciens amis, moitié par de l'or, un matelot jadis du même bord, devenu maintenant patron de barque, qui devait le conduire à un vaisseau en partance pour l'Angleterre.

La séparation entre nous fut douloureuse, je voulais suivre Charles, partager avec lui, la misère et les dangers que, je ne le prévoyais que trop, il allait avoir à combattre ; mais le noble jeune homme s'y opposa fortement.

—Le Ciel t'a conservé ton excellent père, tu as encore aussi ta vertueuse mère. Warek, mon bon frère, me dit-il les yeux remplis de larmes, et tu songes à les quitter pour venir lutter avec moi contre l'infortune ! Tu n'y songes pas, ami, et tu offenses la Providence qui a marqué ta place au foyer paternel. Abandonne-moi à mon destin, et retourne dans ta chaumière. Peut-être un jour viendrai je y frapper ou pour t'y demander une place, ou pour t'entraîner avec moi ; mais aujourd'hui nous devons nous séparer.

En achevant ces paroles, il s'élança dans la barque et la poussa vivement du pied pour l'éloigner du bord ; puis se précipitant à genoux en nous tendant les bras, il s'écria, la voix remplie de sanglots :

Adieu, mon frère, adieu mon père, bénissez-moi et priez pour moi !

Et peu d'instants après, il disparut à nos regards voilés de larmes.

Ce fut avec une violente douleur que mon père et moi nous revînmes dans notre demeure qui nous parut alors bien triste et bien déserte ! Mais les bons soins de ma tendre mère, et aussi le temps qui cicatrise les plaies même les plus cuisantes, vinrent peu à peu nous consoler.

D'ailleurs nous recevions de temps en temps des nouvelles de Charles, et nous le savions, sinon heureux, au moins tranquille, ce qui était un grand adoucissement pour nous au chagrin de l'absence.

Un an ou deux après les événements que je viens de te raconter, je me mariaï, j'épousai la sainte femme qui m'a donné ta mère, et avec elle le bonheur entra dans notre chaumière, bonheur, hélas ! bien cruellement altéré par la perte que je fis de mes chers parents, puis encore par le silence complet que gardait avec nous notre ami. Mais ce silence était forcé par les circonstances, car la guerre avec l'Angleterre rendait tout commerce impossible entre les deux pays. Aussi, depuis longtemps, je portais dans mon cœur le dentil de mon pauvre maître quand 1814 arriva.

(A continuer.)